Parfois, les mots sont comme des flèches. Ils vont et viennent, blessent et tuent, comme à la guerre. Voilà pourquoi j'aime bien enregistrer les adultes. Surtout quand ils parlent de leurs affaires et que soudain, comme par magie, ils éclatent tous de rire en même temps.

Carla Guelfenbein

Le reste est silence

roman traduit de l'espagnol (Chili) par Claude Bleton

Au niveau du sol, ça ne manque pas de jambes qui s'agitent dans tous les sens. On en voit de toutes sortes : des jambes de chameaux, de lapins, de flamants, de singes, et même d'animaux dont je n'ai pas encore appris le nom.

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Tommy a douze ans, et une maladie cardiaque qui lui interdit les jeux turbulents des garçons de son âge. Caché sous une table, il s’amuse à enregistrer sur son Mp3 le joyeux verbiage d’un banquet nuptial. Et voilà que l’on parle de sa mère, brutalement disparue dix ans plus tôt. Une brèche s’ouvre dans les secrets si bien gardés d’une famille recomposée, comme il en existe tant.

La vie que tous croyaient ordonnée et paisible dérape, et les liens se distendent à mesure que l’histoire se tisse. Dans les non-dits de l’autre, chacun cherche sa propre vérité. L’enfant découvre à travers la mort violente de sa mère l’improbable “faute” de la judéité. Le père voit se raviver l’abyssale impuissance à protéger ceux qu’il aime. Et la belle-mère d’affronter une fragilité qui lui vient de l’enfance, une incapacité d’aimer et d’être aimée.

Extrait de la publication

CARLA GUELFENBEIN

Carla Guelfenbein est née en 1959 à Santiago du Chili. Exilée en Angleterre après le coup d'Etat de Pinochet, elle y étudie la biologie, puis le dessin. De retour au Chili, elle travaille dans des agences de publicité. Le reste est silence *est son troisième roman, en cours de traduction dans une dizaine de langues. Actes Sud a publié en 2007* Ma femme de ta vie *(Babel n° 963).*

DU MÊME AUTEUR

MA FEMME DE TA VIE, Actes Sud, 2007 ; Babel, 2009.

Titre original :
El resto es silencio
Editeur original :
Editorial Planeta Chilena S. A., Santiago
© Carla Guelfenbein, 2008

Illustrations de Carolina Schutte
représentée par Piergiorgio Nicolazzini Literary Agency

© ACTES SUD, 2010
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02259-4

Extrait de la publication

CARLA GUELFENBEIN

Le reste est silence

roman traduit de l'espagnol (Chili)
par Claude Bleton

ACTES SUD

Extrait de la publication

pour Micaela et Sebastián

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Dis-le-lui, avec les événements importants et minimes qui nous ont menés…
Le reste est silence.

WILLIAM SHAKESPEARE

Extrait de la publication

Première partie

SILENCE BLANC, SILENCE NOIR

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1. ♐

Parfois, les mots sont comme des flèches. Ils vont et viennent, blessent et tuent, comme à la guerre. Voilà pourquoi j'aime bien enregistrer les adultes. Surtout quand ils parlent de leurs affaires et que soudain, comme par magie, ils éclatent tous de rire en même temps.

Au niveau du sol, ça ne manque pas de jambes qui s'agitent dans tous les sens. On en voit de toutes sortes : des jambes de chameaux, de lapins, de flamants, de singes, et même d'animaux dont je n'ai pas encore appris le nom. A ma table sont assises trois dames aux chevilles aussi grosses que les pattes d'un éléphant, un homme chaussé comme un golfeur, et une girafe qui finit par enlever ses sandales dorées. Ils ont beau tous parler en même temps, je n'aurai pas de mal à obtenir un enregistrement qui en vaille la peine, je branche mon Mp3 et j'enregistre :

— *Teré et son mari sont arrivés chacun dans une voiture différente, tu as remarqué ?*

— *Non, mais ça ne m'étonne pas.*

Dans le parc, les jeunes mariés posent devant un photographe, avec la volière du grand-père en toile de fond. Mon cousin Miguel sourit comme s'il avait un bout de bois en travers de la bouche. Au milieu des robes colorées, je repère Alma. Elle agite les mains et dessine des figures quand

Extrait de la publication

elle parle. Ses cheveux sont roux et elle a le même nom que le plus grand radiotélescope du monde. La principale mission d'ALMA est d'étudier la formation des étoiles. Avec Kájef, mon meilleur ami, nous avons découvert qu'il peut analyser des particules organiques comme le carbone, ce qui résoudrait la Grande Enigme de l'apparition de la vie. C'est incroyable, la quantité de choses qu'ALMA peut voir. Par contre, Alma, la femme de papa, est plutôt distraite. Mais je m'en fiche, parce que ça ne la gêne pas que je sois un peu lent et maladroit. On fait parfois des choses que papa désapprouve. Aujourd'hui, par exemple, c'est elle qui l'a persuadé que mes cousins se moqueraient du costume d'enfant vieux que je porte dans les grandes occasions. Pourtant, nous savons tous les deux que ma façon de m'habiller est sans importance. On ne peut pas dire que mes cousins soient méchants, mais ils ont toujours l'air pressé des gens qui vont chercher un trésor dans une contrée lointaine, mais sans vous inviter.

— *Je t'assure que non, elles ne se connaissent même pas.*

La voix de la femme est aussi rauque que celle d'un crapaud. Je lève un peu mon Mp3.

— *Je croyais qu'elles étaient amies. Tiens, elle est là, avec les jeunes mariés, devant la volière.*

De tous les oiseaux qu'il y a dans la cage de mon grand-père, mes préférés sont les faisans dorés.

— *Tu es folle, jamais de la vie, tu connais Marisol !*

La brise marine soulève la nappe. Des chaussures d'homme s'arrêtent devant la table sous laquelle je suis caché.

— *Carmen, comme je suis content de te voir !*

C'est papa, avec cette voix de docteur qu'il ne laisse jamais à la maison. S'il me surprend à

enregistrer les adultes, il va piquer une belle colère. Il appelle ça “une atteinte à la vie privée des gens”. Mais je me demande un peu ce que c’est, la “vie privée”. Si je comprends bien, c’est ce qu’on fait et ce qu’on ressent quand on est seul. Dans ces conditions, ces conversations n’ont rien de privé.

Une dame agite son pied dans tous les sens, on dirait qu’elle a un caillou dans sa chaussure.

— *Je vous en prie, restez assise*, insiste papa.

Je retiens mon souffle sans lâcher mon Mp3.

— *Il y a des années qu’on ne s’est pas vus*, dit la femme.

— *Cinq, six ?*

— *Au moins.*

— *Tu es en pleine forme, Carmen. Comme je suis content que tu sois venue. Et Jorge ?* – Papa parle sur un ton détendu et joyeux, celui qu’il utilise quand on lui demande un conseil.

— *Il est parti avec une fille il y a deux ans. Sa secrétaire !* explique la femme en partant d’un grand éclat de rire. *Ne t’inquiète pas, je suis ravie, elle m’en a débarrassé. C’était un bon à rien.*

— *Si tu le dis !* répond papa.

— *Nous le disons toutes*, intervient vivement une autre femme. – A croire qu’on l’a piquée avec une aiguille.

Peu après, les chaussures de papa s’éloignent. J’ai de la chance qu’il ne m’ait pas vu. Papa et Alma restent ici et moi je dois rentrer à Santiago avec un oncle. “Nous avons besoin de nous reposer de vous”, m’a dit Alma de sa voix douce, avec un grand sourire. N’empêche, j’ai trouvé que ce n’était pas juste.

— *Juan s’est remarié, n’est-ce pas ?*

— *Oui, avec une femme beaucoup plus jeune que lui.*

Extrait de la publication

— *Un peu maigrichonne et pâlotte pour mon goût*, déclarent les chaussures de golf.

Les adultes ont des étiquettes sur le front, où sont écrites des choses du genre : “Tu es la personne la plus rasoir que je connaisse”, ou bien “tu sens mauvais”, ou bien “je serais ravie de t’embrasser”. Bien sûr, d’ici, sous la table, je ne les vois pas. J’en ai assez d’être dans cette position, recroquevillé comme un œuf, mais dans ce contexte on trouverait bizarre de me voir sortir de là-dessous d’un air détaché.

Les commentaires reprennent :

— *Ah, la jeune mariée, elle est vraiment divine !*

— *Tu parles de Julia ? Oui, c’est une petite brunette. Sa famille est du Sud. Personne ne les connaît*, glose la girafe, triturant ses mots comme si elle mâchait un furet.

— *En tout cas, heureusement que Juan s’est remarié ; la maladie de Soledad a été tellement triste et foudroyante !*

— *La maladie ? C’est incroyable la quantité de mensonges qu’on peut nous faire avaler !* dit Mme l’éléphante.

— *Des mensonges, quels mensonges ?*

— *Ah, mon Dieu, j’aurais dû me taire ! Désolée. De grâce, ne me posez plus de questions.*

Comme je suis sous la table, je ne peux pas voir l’étiquette de l’éléphante, mais j’ai bien l’impression qu’elle a envie de parler.

— *Tu ne peux pas nous laisser comme ça.*

Après quelques secondes de silence, l’éléphante reprend :

— *Soledad n’est pas morte de maladie. Elle s’est suicidée.*

— *Quoi ? Elle n’est pas morte d’une rupture d’anévrisme ?*

Extrait de la publication

— *C'est ce qu'on a raconté pour éviter le scandale, mais Soledad s'est suicidée, je peux te le signer des deux mains.*

Je sens une douleur dans la poitrine. Le Mp3 m'échappe des mains et heurte le sol avec un bruit sec. Maman est tombée malade quand j'avais trois ans. On m'a dit qu'elle était tombée malade subitement. Et qu'elle était partie.

— *C'est un des secrets les mieux gardés de la famille Montes.*

— *Mais Soledad était en pleine forme, toujours si gaie, si enjouée.*

— *Oh, les apparences sont trompeuses. Ce n'est pas parce que Soledad avait l'air heureuse qu'elle l'était. En réalité, avant de se suicider, elle a passé plusieurs mois dans une clinique. Celle d'Aguas Claras.*

— *J'ai du mal à te croire. J'y ai travaillé une fois comme volontaire. Pas pour Soledad. Il y avait un joli parc, mais le reste faisait de la peine.*

Au début, je pensais tout le temps à maman. Mais un jour j'ai compris que j'aurais beau me donner du mal, je ne pourrais m'empêcher de grandir et d'oublier. Les deux vont de pair, impossible de les dissocier.

— *Ils ne voulaient pas qu'on le sache. Si on l'avait mise à la clinique La Europea, ils auraient sûrement rencontré quelqu'un de connaissance. Tiens, c'est à cette époque-là qu'on avait interné le fils de María Elena, mais à La Europea, bien sûr.*

Mes souvenirs d'elle ressemblent à des films. Il y a une image qui revient toujours. Nous sommes étendus par terre dans une pièce vide, maman et moi. Elle me prend dans ses bras. Au plafond, il y a une fenêtre par où on voit le ciel. De temps en temps je ferme les yeux et je m'imagine à cet

Extrait de la publication

endroit. Mais je finis toujours par souhaiter que ce soit pour de vrai.

— *Pauvre Juan.*

— *Il doit bien y être pour quelque chose, non ? On a beau dire, c'était sa femme.*

— *Ne dis pas de bêtises. Juan est un ange.*

— *A propos, vous êtes au courant, pour l'ex-mari de Toti ?*

Si maman s'est ôté la vie, ça signifie qu'elle ne m'aimait pas. Je retiens ma respiration et je compte : dix, neuf, huit, sept, je suis sûr que je peux remonter le temps, me retrouver avant d'être sous cette table, six, cinq, la mammouth est capable de dire n'importe quoi pour impressionner ses copines, quatre, trois, deux… J'ai la tête qui tourne et je sens mille pincements dans l'estomac, comme si une hélice tournait dans mes tripes. Je n'en peux plus. Je prends mes jambes à mon cou. Je glisse et je tombe. Je me fais mal aux genoux et aux mains.

Je suis arrivé tout au bout, à l'à-pic où le jardin surplombe la mer. La lumière du ciel est blanche. Mes cousins jouent au ballon dans le haut du parc. Je m'assieds dans l'herbe. Je prends mes jambes dans les bras et j'y enfouis la tête. Je sens très mauvais. Je ne sais pas à quel moment mes tripes ont capitulé. Maintenant, je suis vraiment perdu.

Parfois, je sais ce que c'est de se sentir malheureux, d'attendre la nuit pour me cacher sous les draps, fermer les yeux et fuir pour toujours dans la vedette de Kájef. Je me demande si maman ressentait la même chose ?

Extrait de la publication

2. ♒

Sur la piste, les jeunes se sont mis à danser. J'enlève mes chaussures à talons et je m'engage dans le jardin, sur le gravier du sentier. Quand j'atteins le bois de *peumos*, je m'étends dans l'herbe. C'est un après-midi chaud, et les vagues retombent avec prudence sur la barrière d'algues. Derrière la maison, sur l'immensité verte du club de golf, on distingue les silhouettes d'un groupe de joueurs. Je me rappelle la première fois que j'ai mis les pieds ici, dans la résidence d'été de la famille Montes. Maintenant, sept ans après, la sensation de ravissement et de crainte qu'elle me produisait s'est envolée.

Je revois nettement le père de Juan, assis dans un fauteuil Louis XV, front haut et nez effilé d'aristocrate caustique, avec sa façon indolente de relever la tête et de me regarder. Il avait une expression qui, sans cesser d'être affable, soulignait la distance de celui qui n'a jamais complètement reconnu les personnes qui l'entourent. Il avait dû être choqué par le bébé de quelques mois que j'amenais dans une poussette et qui de toute évidence n'était pas le fruit de l'union récente avec son fils. Cependant, son humeur ne varia pas d'un pouce. Cette attitude, à la fois détendue et froide, était une pantomime parfaitement assortie à la toile de fond de la maison et à son mobilier. Dans

Extrait de la publication

ce lieu figé dans le temps, je voyais mal où j'aurais pu me sentir à l'aise ; et pourtant, mon seul désir dès le premier instant fut de le rencontrer.

Après le repas, nous allâmes nous promener dans le parc. Juan avait pris la poussette de Lola, et nous parcourûmes avec son père les chemins qui serpentaient entre les buissons de buis et les fontaines reflétant les couleurs changeantes du ciel. De temps en temps, Juan me souriait, évaluant mes réactions du regard. Mille détails nous séparaient et nous distinguaient, mais à l'époque je n'étais pas prête à les admettre.

Après la promenade, don Fernando voulut me montrer sa bibliothèque. Juan devait passer quelques coups de fil et s'excusa de ne pas nous accompagner. Je suivis don Fernando le long du vaste couloir couvert de céramique qui nous amena – tout au bout – à la bibliothèque : une pièce haute de plafond, avec de grosses poutres et des murs en pierre. Don Fernando me montra sa collection de pipes, puis il monta sur un escabeau et prit un album de photographies posé sur une étagère du haut. En me le tendant, sa voix prit un accent pompeux et péremptoire :

— Ouvre-le.

Je vis des dizaines de photographies de Juan, des années d'adolescence à la maturité. Ses voyages, ses amis, les sports qu'il avait pratiqués, sa métamorphose. Toutefois, ce ne seraient pas les images qui resteraient gravées dans ma mémoire, mais les espaces vides entre elles, les dizaines de photographies qui avaient été supprimées dans ces pages.

— Ce sont les photos de Soledad, expliqua don Fernando. Ils se sont connus tout petits.

Je frémis en constatant avec quelle méticulosité Juan avait supprimé les images de sa femme. Je

Extrait de la publication